



LORRAINE HEATH

La candidate idéale

POUR UN DUCHÉ

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Lorraine Heath

Lorraine Heath est une auteure de romances. Née à Watford, en Angleterre, elle a grandi au Texas, où elle a obtenu un diplôme de psychologie. Ses romans figurent sur les listes des meilleures ventes du *New York Times* et de *USA Today*.

La candidate idéale

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Le lord solitaire
Entre deux flammes
Le jour se lève
De si douces paroles

Les amants de Londres

- 1 – *L'affront*
- 2 – *Le pardon*
- 3 – *La dette*

Les vauriens de Havisham

- 1 – *Pour lui plaire*
- 2 – *Et le comte rafle la belle*
- 3 – *Belle et rebelle*

Les Pembroke

- 1 – *Le doux souvenir d'une promesse*
- 2 – *Juste un baiser...*
- 3 – *Le dernier fils du duc*

Pour un duché

- 1 – *Le cottage du bonheur*

LORRAINE
HEATH

POUR UN DUCHÉ - 2

La candidate
idéale

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Élisabeth Luc*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

THE DUCHESS HUNT

Éditeur original

Avon Books, an imprint of
HarperCollins Publishers

© Jan Nowasky, 2021

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2023

*Pour Barbara Dombrowski
qui est à mes côtés depuis le début,
partenaire et critique, collectionneuse
de faits obscurs et, surtout, amie très chère.*

1

Londres, 2 juillet 1874

Six semaines avant le bal de Kingsland

S'il existait tâche plus cruelle que de devoir choisir la femme qui épouserait l'homme que l'on aimait, Pénélope Pettypeace n'imaginait pas ce qu'elle pourrait être. Certes, depuis huit ans qu'elle était sa fidèle secrétaire, le duc de Kingsland lui avait confié les missions les plus délicates, au point qu'elle y était accoutumée. Mais la dernière en date dépassait les bornes.

Assise à son petit bureau, dans la résidence londonienne du duc, elle ouvrit une énième enveloppe à l'aide de l'élégant coupe-papier orné d'un manche en marbre vert de Gênes qu'il lui avait offert pour Noël. Laisant intact le sceau de cire, elle en sortit un épais parchemin qu'elle déplia. Ajustant ses lunettes, elle parcourut la missive rédigée avec soin par quelque jeune lady naïve en réponse à l'annonce publiée par Kingsland – annonce censée l'aider à trouver une femme bien née, en âge de procréer, pour devenir sa duchesse. Il avait fait la même chose l'année précédente, avec des résultats désastreux.

Il avait sélectionné lui-même la candidate dont il avait révélé le nom lors du bal organisé par Pénélope dans son hôtel particulier. Dans l'ombre, elle avait entendu le gong résonner juste avant qu'il dévoile à toute la bonne société le nom de l'heureuse élue, à savoir lady Kathryn Lambert.

Pendant presque un an, le duc avait courtsié lady Kathryn. Celle-ci avait fini par lui préférer un vaurien sans titre dont le père était de surcroît un traître à la nation. Kingsland aurait dû en tirer la leçon et comprendre qu'une méthode aussi impersonnelle n'était pas efficace pour trouver chaussure à son pied.

Mais non. À peine deux jours après que lady Kathryn eut décliné sa demande en mariage, le duc avait publié une nouvelle annonce dans le *Times*. En réalité, il cherchait une solution simple à un problème complexe : trouver une femme qui réponde à ses critères. Il n'avait pas daigné ouvrir un seul des dizaines de courriers reçus, et encore moins lire une ligne de ces lettres pourtant rédigées avec soin. Non, il avait confié cette tâche ingrate à sa secrétaire.

En dépit de sa contrariété, Pénélope prenait son travail très au sérieux. Elle avait ainsi créé un tableau qui occupait presque toute la surface de son bureau de chêne. Une colonne était réservée à chaque candidate et plusieurs autres aux qualités que, selon elle, le duc recherchait chez une épouse, même s'il n'avait pas pris la peine d'exprimer des exigences particulières hormis celle-ci : « Je veux une duchesse silencieuse, qui soit présente lorsque j'ai besoin d'elle et absente dans le cas contraire. »

Toutes les femmes voulaient un mari qui soit présent, même si elles n'en étaient pas forcément conscientes. Un homme plein de charme et de

sollicitude, et disposé à accorder du temps à son épouse lorsqu'elle avait besoin d'être rassurée quant à sa valeur.

Hugh Brinsley-Norton, neuvième duc de Kingsland, n'était assurément pas de ceux-là. Et pourtant, Pénélope Pettypeace avait réussi à tomber amoureuse de lui. Le cœur avait décidément ses raisons que la raison ignorait.

Le duc n'avait jamais encouragé ses sentiments. Du reste, elle n'en avait pris conscience que le jour où celui-ci avait révélé le nom de sa promise. Cela lui avait fait l'effet d'un coup de poignard en plein cœur. À vrai dire, la profondeur de ses sentiments l'étonnait elle-même. Peut-être était-elle flattée par la confiance qu'il lui accordait en la laissant gérer ses affaires en son absence. Il voyageait beaucoup en quête d'investissements. Un emploi du temps prenant qui ne lui permettait guère de se consacrer à d'autres projets, tel que courtiser une jeune femme, par exemple. Il possédait quatre domaines – un duché, deux comtés et une vicomté – et quantité de gens dépendaient de lui pour subsister.

Avant de travailler pour le duc, Pénélope considérait les aristocrates comme des enfants gâtés et paresseux. Avec lui, elle avait découvert le revers de la médaille : les devoirs liés au titre qui étaient souvent comme un fardeau. Elle avait développé pour Hugh un respect infini, et son cœur avait suivi.

— Mademoiselle Pettypeace ?

— Oui ? Que se passe-t-il ?

Elle leva la tête pour foudroyer du regard le malheureux valet qui venait l'interrompre. Aussitôt, son accès d'impatience fit place à une contrition sincère car il la dévisageait d'un air affolé.

— Désolée, Harry. Que puis-je faire pour vous ?

— Le duc vient de vous sonner. Il est dans la bibliothèque.

— Merci. Je m’y rends au plus vite.

Dès qu’il se fut retiré, Pénélope posa la lettre qui énumérait de nombreux talents : piano-forte, chant, croquet, escrime – ce dernier élément était inédit. Elle devrait ajouter une colonne à son tableau. Par ailleurs, le duc s’exposerait à des blessures lorsque cette jeune femme se rendrait compte qu’il n’avait pas de temps pour apprécier ses nombreuses aptitudes. Elle prit le presse-papiers en marbre gravé d’une devise en lettres d’or : *L’avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt*, que le duc lui avait offert un an après son entrée à son service, et le posa sur la lettre pour se rappeler que son étude était en cours.

Pénélope se leva et tapota son chignon pour vérifier qu’aucune mèche ne s’en était échappée. Sans prendre la peine d’examiner son reflet dans le miroir – elle n’avait pas de temps à perdre en frivolités –, elle longea le couloir menant à l’office, dépassa le mur sur lequel pendaient deux rangées de cloches, une pour les domestiques, l’autre pour elle-même, chaque cloche indiquant dans quelle pièce le duc avait tiré le cordon d’appel. Elle passa devant l’escalier de service menant à sa petite chambre sous les toits, puis emprunta un autre couloir vers un escalier utilisé par les domestiques pour servir les repas, par le majordome pour aller ouvrir la porte d’entrée et par la femme de chambre qui veillait aux besoins de la duchesse douairière lorsqu’elle résidait en ville, et par le valet personnel du duc. Pénélope était autorisée à emprunter ces passages parce qu’elle était elle aussi au service du duc, quoique de façon moins directe. Selon elle, ses attributions étaient bien plus importantes que celles d’un simple valet. C’était aussi

l'avis du personnel de maison, sans doute parce que sa présence arrondissait les angles. À preuve, le majordome la laissait volontiers affronter le duc lorsqu'il était de mauvaise humeur.

Elle aurait préféré avoir un bureau plus proche de la bibliothèque, où travaillait le duc, mais il ne lui avait pas demandé son avis. Il en irait probablement de même avec sa future épouse. Il ne s'intéressait qu'à l'argent et à ses affaires, et voyait rarement au-delà des limites de l'empire qu'il avait bâti. Investisseur de talent, il était rusé et implacable, ce qui ne manquait pas d'impressionner Pénélope. À ses côtés, elle avait beaucoup appris, au point d'investir à son tour ses économies dans diverses entreprises privées et d'effectuer quelques placements avisés. Plus jamais elle n'aurait besoin de recourir à l'impensable pour survivre.

Devant la bibliothèque, un valet en livrée la salua d'un bref signe de tête avant de lui ouvrir la porte. La jeune femme carra les épaules et afficha un visage neutre avant de pénétrer dans la pièce, rien dans son attitude ne laissant deviner qu'elle avait les jambes en coton chaque fois qu'elle posait les yeux sur le duc. Ce n'était pas son physique avantageux – elle avait connu quantité d'hommes séduisants –, non, c'était son port altier, son assurance naturelle, son regard direct, la force qui émanait de sa personne. C'était aussi sa façon de poser sur elle un regard dénué de toute lascivité. Il la traitait comme il traiterait un homme qu'il respectait et dont les opinions lui étaient précieuses. Et pour elle qui n'avait jamais connu cela, c'était là un puissant aphrodisiaque.

Elle mourait d'envie d'enfouir les doigts dans ses cheveux bruns un peu trop longs – il faudrait qu'elle

en parle à son valet –, de repousser la mèche rebelle qui ne cessait de lui tomber sur le front, masquant ses yeux d'obsidienne. Il se leva, déployant son corps élancé, ses vêtements à la coupe parfaite ne faisant qu'en souligner la perfection.

Elle l'avait vu au petit déjeuner, bien sûr. Il insistait pour qu'elle se joigne à lui car les idées lui venaient au réveil et dictaient parfois les tâches dont il allait la charger pour la journée. Elle aussi trouvait la solution à de nombreux problèmes juste avant son réveil et elle les partageait avec lui tandis qu'ils prenaient leur petit déjeuner. C'était une façon agréable de commencer la journée, même quand ils n'avaient rien à se dire et se contentaient de lire le journal chacun de leur côté. Le duc tenait à ce qu'elle soit informée afin d'être le plus efficace possible.

— Ah, vous voilà, Pettypeace ! lança-t-il d'une voix grave qui lui fit le même effet que le verre de brandy qu'elle s'offrait avant le coucher. Permettez-moi de vous présenter M. Lancaster.

Elle adressa un signe de tête au gentleman en costume de tweed mal coupé.

— Monsieur.

— Lancaster, voici Mlle Pettypeace, ma secrétaire.

— Enchanté, mademoiselle.

Il devait avoir quelques années de plus qu'elle – qui avait vingt-huit ans. Il y avait en lui une sorte d'avidité, une impatience dans son regard gris, comme s'il avait la certitude d'être sur le point de faire fortune. Elle percevait aussi une certaine méfiance, parce qu'il savait que tous ses espoirs risquaient d'être anéantis par le duc en quelques secondes s'il n'était pas intéressé.

— Mlle Pettypeace prendra des notes afin que je puisse étudier la question en profondeur. J'aime

réfléchir longuement aux propositions d'investissement qui se présentent, voyez-vous.

C'était une façon courtoise de déclarer qu'il allait fouiller dans le passé de M. Lancaster, de ses premiers pas à ses fréquentations.

Pénélope sortit discrètement un crayon de sa poche, ainsi que le petit calepin relié de cuir qui ne la quittait pas, avant de s'installer dans un fauteuil. Les deux messieurs s'assirent à leur tour.

— Très bien, Lancaster, impressionnez-moi avec ce projet qui, selon vous, me rendra encore plus riche que je ne le suis déjà.

King possédait la capacité enviable de pouvoir se concentrer sur plusieurs choses à la fois. Tandis que Lancaster lui exposait son projet – une horloge capable d'émettre une sonnerie à une heure déterminée par son propriétaire –, il semblait l'écouter avec attention tout en admirant du coin de l'œil la nouvelle robe de Pettypeace. Naturellement, elle était bleu foncé. La jeune femme ne portait que du bleu foncé. Doué d'une mémoire exceptionnelle, il avait remarqué que, malgré sa coupe sage, cette robe possédait moins de boutons que les autres tenues de sa secrétaire. En outre, ses manches étaient plus ajustées et sa tournure réduite. Quand diable avait-elle eu le temps de la faire confectionner ? Cette femme était décidément un modèle d'efficacité. Il lui avait demandé un jour pourquoi elle ne portait pas de couleurs plus vives, et elle s'en était offusquée.

— Demanderiez-vous à votre notaire pourquoi il ne se pavane pas vêtu de gilets bariolés tel un paon ?

Bien sûr que non, car il n'avait que faire de la garde-robe de M^e Beckwith. Cela étant, elle avait

fait mouche. Elle prenait son travail au sérieux et évitait de donner une impression de frivolité. Pour autant, un ton kaki produirait le même effet tout en rehaussant le vert de ses yeux. Des yeux brillant d'intelligence, raison pour laquelle il l'avait engagée.

Une dizaine d'hommes avaient postulé. Pettypeace était l'unique femme. C'était aussi la seule à avoir soutenu son regard sans ciller, même lorsqu'elle mentait. Si elle était fille de pasteur, il était fils de mendiant.

Il avait fait appel aux meilleurs détectives, mais aucun n'avait découvert quoi que ce soit sur elle. À croire qu'elle n'existait pas avant de se présenter à cet entretien d'embauche.

Fort d'un esprit affûté, il était prêt à investir un peu d'argent pour en empocher davantage, quitte à prendre des risques mesurés. Et l'embauche de Pettypeace en était un de taille. Sans rien savoir d'elle à part ce qu'elle lui avait déclaré lors de leur entretien. Et il n'avait jamais regretté sa décision.

C'était une perle. Sans doute la personne la plus intelligente qu'il ait jamais rencontrée, et cela se voyait dans son regard d'émeraude. Pour l'heure, elle était concentrée sur ses notes. Elle consignait assidûment les explications de Lancaster en utilisant, devinait-il, la méthode dite de Pitman, qui consistait à tracer une série de boucles, de points et de traits qui n'avaient aucun sens pour lui. Peu importait, car la jeune femme transcrivait son texte ultérieurement. Il avait beau avoir une excellente mémoire, il préférerait garder une trace de ses entrevues, d'autant que Pettypeace avait le don de relever certains détails susceptibles de lui avoir échappé sur le moment et dont l'importance était parfois vitale. Ils formaient une bonne équipe, elle et lui. Outre ses trois meilleurs

amis, d'anciens camarades d'Oxford, c'était la personne la plus digne de confiance.

Pouvait-elle en dire autant de lui ? Il n'en était pas certain. Pourquoi, sinon, ne lui avait-elle rien raconté de son passé ? Cela étant, il avait l'impression de la connaître aussi bien que lui-même, malgré les trous béants qui semblaient s'agrandir au fil du temps. Mais après tout, le passé de la jeune femme n'avait aucune importance. Elle effectuait à la perfection le travail qu'il attendait d'elle.

Et puis, elle avait le droit d'avoir des secrets. Lui-même avait les siens et il les cachait sacrément bien.

Il n'empêche, parfois, il aurait aimé savoir...

Il fut soudain conscient du silence pesant qui était tombé dans la pièce. Pour une fois, son esprit avait vagabondé, mais il avait compris l'essentiel de la proposition de Lancaster.

— Intéressant, dit-il. Votre invention priverait de travail les *knocker-uppers*.

Il faisait allusion à ces hommes chargés de réveiller les ouvriers en frappant à leur fenêtre à une certaine heure. Lancaster parut étonné, comme s'il n'avait pas réfléchi aux conséquences de son invention.

— Cela dit, tout progrès se fait au détriment de quelqu'un, enchaîna le duc. Regardez le chemin de fer. Les malles-poste attirent moins de voyageurs et les auberges jalonnant leur parcours font moins recette. Heureusement, de nouvelles opportunités se profilent ailleurs. Les gens vont plus facilement au bord de la mer, ce qui permet à des villages de prospérer. Donc, vous avez besoin d'une usine et vous faites appel à moi en tant qu'investisseur, si j'ai bien compris.

— En effet, Votre Grâce.

— Je vais y réfléchir, monsieur Lancaster. Je souhaite mener quelques recherches de mon côté. Revoyons-nous dans quinze jours, à mon bureau londonien.

Le duc menait toujours ses négociations dans ce cadre plus austère.

— Je vous ferai part de ma décision.

Il se leva et tendit une carte à l'inventeur qui s'était levé à son tour.

— Laissez vos coordonnées à Mlle Pettypeace qui vous contactera afin de fixer la date de notre prochain rendez-vous.

— Merci, Votre Grâce.

Lancaster se hâta de remettre sa carte à sa secrétaire.

— Bon travail, monsieur, lui dit-elle en souriant.

Sa remarque n'indiquait en rien à King ce qu'elle pensait vraiment, car elle disait la même chose, sur le même ton, à quiconque lui soumettait une idée, si ridicule ou atroce soit-elle. À croire qu'elle savait ce que l'on ressentait à ne jamais recevoir d'encouragement, et qu'elle voulait donner un peu d'espoir dans un monde qui en était souvent dépourvu.

Après le départ de Lancaster, le duc se rassit dans son fauteuil et croisa le regard de Pénélope, se préparant à savourer le meilleur moment de ces entretiens.

— Qu'en pensez-vous, Pettypeace ?

Comme toujours lorsqu'elle était sur le point de livrer ses premières impressions, elle ôta ses lunettes et se massa délicatement l'arête du nez. Quelques mèches blondes s'étaient échappées de son chignon sévère et lui effleuraient les joues. Elles attirèrent d'autant plus l'attention de King qu'elle était toujours impeccable. Se laissait-elle un peu aller à la fin de sa journée de travail ? se demanda-t-il soudain. Ce

qu'elle lui montrait au quotidien n'était-il qu'une façade ou était-elle vraiment ainsi ? Sérieuse en toutes circonstances. S'il ne s'en plaignait pas, cela l'ennuyait un peu de ne jamais l'avoir entendue rire.

— Il faudra trouver un moyen de les produire à moindres frais. Les personnes susceptibles d'utiliser cet appareil n'auront guère d'argent à gaspiller pour ce qu'elles considéreront sans doute comme un produit de luxe.

Sur ces mots, elle remit ses lunettes.

— Je suis de votre avis, admit le duc, pensif. J'ai vu un objet similaire en France, mais on ne peut le régler que pour produire un vacarme d'enfer à l'heure pile.

— L'invention de M. Lancaster peut se déclencher à n'importe quel moment, de sorte que quelqu'un qui doit se lever à 6 h 30, par exemple, gagnerait une demi-heure de sommeil.

— Vous est-il arrivé de ne pas vous lever aux aurores, Pettypeace ? De faire la grasse matinée ?

— Oui, le matin de Noël. C'est un cadeau que je m'offre.

L'estomac du duc se noua presque douloureusement. Il ignorait ce détail. Seigneur, était-il donc désireux de grappiller quelques informations à son sujet au point de réagir physiquement, comme si elle s'était dévêtue sous ses yeux ? Ou venait-il simplement de se l'imaginer au lit, lovée sous les couvertures, se réveillant, s'étirant, avant de se rendormir, un sourire ravi aux lèvres ? Ou était-il juste touché par ce cadeau qu'elle s'offrait à elle-même, un plaisir simple, qu'elle aurait pu connaître chaque jour de l'année, mais qu'elle se refusait parce que, comme lui, elle s'était donné pour mission d'accomplir de grandes choses, quels que soient les sacrifices

personnels consentis ? Qu'est-ce qui faisait avancer Pénélope Pettypeace ?

— Vous êtes trop dure envers vous-même. Pour Noël, vous devriez acheter quelque chose d'extravagant.

— Souvent, les plus beaux cadeaux ne coûtent rien, répondit-elle avec un sourire empreint de nostalgie.

Il eut soudain envie de lui demander quel était le plus beau présent qu'elle ait jamais reçu. Pour être franc, il voulait surtout savoir qui le lui avait donné.

Il passa mentalement en revue les cadeaux qu'il lui avait offerts au fil des ans, des objets de qualité, mais utiles à une secrétaire pour accomplir ses tâches ou les rendre plus attrayantes : un porte-plume doré, un encrier en cristal, un petit calepin relié de cuir et tant d'autres choses. Rien de très personnel. Il n'avait aucune idée de ce qui lui plaisait, de ce qui ferait naître sur son visage ce sourire chaleureux qu'elle venait d'adresser à Lancaster. Soudain, il eut envie de lui offrir un présent qui lui vaudrait autre chose qu'un simple « Merci, Votre Grâce. J'en ferai bon usage ».

Ce qu'il voulait, c'était lui donner quelque chose qui ne lui serait pas utile.

Affichant une expression professionnelle, elle se leva. Les manières inculquées dès le berceau incitèrent le duc à se lever également. Il ne l'aurait pas fait avec un employé de sexe masculin.

— Je vais rédiger mon compte rendu et je vous le remettrai cet après-midi. Dois-je charger vos enquêteurs habituels de se renseigner sur M. Lancaster ?

Elle agita la carte de l'inventeur. Les limiers qu'il employait n'auraient aucun mal à déterminer qui en était l'imprimeur.

— Certainement.

— Souhaitez-vous prendre un peu d'avance et obtenir des devis de plusieurs usines afin de savoir s'il serait intéressant pour vous de construire la vôtre ?

— Vous me connaissez si bien, Pettypeace.

Elle sourit.

— Ce sera tout, Votre Grâce ?

— Non. Ce soir, nous dînons au club avec les Joueurs d'échecs.

— *Nous*, monsieur ?

— J'ai besoin de votre présence. Le Fou a un projet à nous présenter et je veux que vous preniez des notes.

— Ce club est réservé aux messieurs.

— J'ai réservé un salon privé doté d'une entrée dérobée. Demandez la voiture pour 19 h 30.

— Bien, Votre Grâce, dit-elle avant de tourner les talons.

— Pettypeace ?

Elle s'arrêta et pivota pour lui faire face. Il la rejoignit en quelques enjambées. Un peu gauche, il glissa les mèches blondes derrière l'oreille de la jeune femme.

— Nous serons tous en tenue de soirée. Si vous possédez une toilette moins... stricte, n'hésitez pas.

— Il s'agit bien d'une réunion de travail ? dit-elle, décontenancée.

— Bien sûr.

Elle tapota son chignon et afficha un grand sourire.

— J'ai hâte de découvrir à quoi ressemble un club masculin.

Elle sortit et Hugh réalisa, pris de court, qu'il paierait cher pour revoir ce sourire ensorcelant.

2

Seigneur, un dîner au club en compagnie des fameux Joueurs d'échecs ! Ce surnom remontait à l'époque de leurs études à Oxford. Ces fins stratèges notoires étaient connus pour être implacables en matière d'investissements et de négociations commerciales.

Pénélope n'en revenait pas. Certes, elle avait déjà dîné en leur compagnie, que ce soit ici, à l'hôtel particulier londonien, ou au domaine campagnard du duc, mais au club... jamais ! Personne n'était admis dans leur petit cercle et, quand bien même elle n'en ferait pas partie, elle serait à la lisière, elle respirerait le même air qu'eux. Elle avait beau savoir qu'elle serait là en tant que secrétaire chargée de prendre des notes, cela ne l'empêchait pas d'être flattée.

Sa garde-robe manquait cruellement de tenues élégantes. En général, elle dînait avec les domestiques à l'office ou, de temps à autre, avec le duc et ses invités, dans une atmosphère relativement informelle. Lorsqu'elle était en ville, la duchesse douairière daignait parfois accueillir Pénélope à sa table, par pure générosité, bien sûr, mais elle s'attendait que la

jeune femme soit vêtue d'une de ses robes bleu foncé, comme il seyait à une simple employée.

La seule robe un peu élégante qu'elle possédait, c'était celle, vert pâle, qu'elle avait portée pour veiller au bon déroulement du bal de l'année passée – elle ne voulait pas faire tache tandis qu'elle déambulait parmi les invités. C'était toutefois une toilette discrète, avec un décolleté carré qui ne révélait que deux centimètres de peau sous les clavicules, pas plus. Les manches bouffantes couvraient le haut de ses bras et la tournure était discrète. La jupe était dépourvue de rubans mais présentait quelques ajouts de tissu dans le bas. Quant à sa coiffure...

— Lucy, je ne saurais dire à quel point j'apprécie ce que tu fais pour moi.

La femme de chambre sourit à Pénélope dans le miroir.

— Ne dis pas de bêtises. J'adore te coiffer. Tu as une chevelure magnifique. Je pourrais te coiffer chaque jour si tu me le demandais.

Pénélope ne le lui demanderait jamais. Lucy Smithers avait suffisamment de travail dans les étages. Même quand une seule chambre était occupée, elle devait veiller à ce que les autres soient dépoussiérées, balayées et prêtes à tout moment. Pénélope observa sa coiffure. Lucy lui avait relevé les cheveux mais elle avait laissé quelques boucles flotter dans son dos et elle ne put s'empêcher de regretter que la féminité soit un fardeau qui nuisait à sa crédibilité. Un peigne en perles apportait une touche élégante. Elle l'avait acheté pour le bal – une extravagance que sa mère rêvait de posséder, aussi avait-elle considéré cet achat comme un hommage.

— Tu es aussi élégante qu'une dame de la haute. En te voyant, le duc risque de se raviser et d'annuler son annonce dans le journal.

Le cœur de Pénélope se mit à battre si fort qu'elle n'aurait pas été étonnée de voir son corsage se soulever dans le miroir. Se détournant en hâte de son reflet, elle alla chercher ses gants de soie blanche et entreprit de les enfiler.

— Ne sois pas ridicule ! Les aristocrates ne s'intéressent pas aux roturières.

Surtout une roturière ayant un passé tel que le sien.

— On ne sait jamais ! Ce ne serait pas le premier.

Pénélope était pourtant prête à parier que Kingsland ne le ferait pas. Au contraire de la romantique Lucy, elle avait les pieds sur terre, une qualité qu'elle partageait avec le duc. Elle savait qu'il n'était pas romantique parce que, s'étant souvent absenté alors qu'il courtisait lady Kathryn Lambert, il avait l'avait chargée de lui « envoyer des fleurs ou ce genre de choses tous les deux ou trois jours afin qu'elle sache qu'il pensait à elle ».

Preuve qu'il ne pensait pas du tout à elle. Loin des yeux, loin du cœur. Il fallait qu'elle lui trouve une épouse qui n'avait pas besoin d'une attention permanente. Une femme autonome, qui avait ses propres centres d'intérêt, des buts à atteindre et était capable de jouer son rôle de duchesse de Kingsland. Une femme un peu comme elle, au fond, qui était consciente de sa valeur et ne comptait pas sur un homme pour exister. Jusqu'à présent, les candidates au mariage avaient énuméré les livres qu'elles avaient lus, leurs morceaux de musique préférés, les instruments qu'elles pratiquaient. Elles évoquaient leurs capacités à gérer un ménage. Comment juger des

atouts d'une femme sur la base d'une simple lettre ? En fait, elle devrait s'entretenir avec les candidates les plus prometteuses.

Si la jeune femme sélectionnée finissait par rejeter le duc, elle serait responsable de cet échec, mais la bonne société accuserait le duc, ce qu'elle voulait à tout prix éviter. Si Kingsland ne semblait guère affecté par sa déconvenue récente avec lady Kathryn, il avait cependant coutume de réussir dans ses entreprises. Un fiasco de plus et Pénélope risquait de perdre son emploi.

Cela étant, supporterait-elle de voir le duc avec une autre femme, du matin au soir ? Il était si discret qu'elle ne savait pas vraiment quand il avait une maîtresse. Un homme aussi viril devait pourtant assouvir ses besoins.

Elle attrapa son réticule qui contenait son calepin et un crayon car sa robe était dépourvue de poches. Elle avait bien prié la couturière d'en ajouter, mais celle-ci avait refusé tout net sous prétexte que cela gâcherait la ligne. Pénélope se retrouvait donc avec une toilette peu pratique qui, elle devait l'admettre, la mettait plutôt en valeur.

— Réveille-moi en rentrant, demanda Lucy en la suivant dans le couloir. Je veux tout savoir sur cette soirée et sur le tripot... du moins ce que tu en auras vu.

— Je doute que tu sois déjà couchée quand je rentrerai, répliqua Pénélope.

Au bas de l'escalier, elle croisa deux valets qui lui sourirent bêtement. Pourtant, elle ne cessait de leur reprocher d'être dissipés au point de l'empêcher de se concentrer sur son travail.

— Filez, vous deux ! Vous n'avez donc rien à faire ?

— Vous êtes très jolie, mademoiselle Pettypeace, déclara Harry.

À son grand désarroi, elle se sentit rougir, ce qui ne lui était pas arrivé depuis une éternité – ou peut-être le matin même, lorsque le duc avait coincé quelques mèches rebelles derrière son oreille. Jamais il n'avait eu de geste aussi intime et il lui avait fallu une heure pour se remettre de ses émotions.

— Merci, Harry.

— N'oublie pas de venir me raconter, lui rappela Lucy.

— Promis. Cela dit, je ne pense pas qu'il y aura grand-chose à raconter.

Après tout, ce n'était qu'un simple dîner au cours duquel elle prendrait des notes. Rien que de très ordinaire, le cadre excepté. Elle ne put toutefois réprimer un sourire satisfait à l'idée de pénétrer dans cet antre qu'était un club pour gentlemen.

En descendant le grand escalier, King ne fut pas étonné de trouver Pettypeace dans le hall. Elle n'était jamais en retard. Ayant passé une partie de sa vie d'adulte à attendre sa mère lorsqu'il l'escortait lors de ses sorties, il trouvait que Pénélope était une bouffée d'air frais. Aux yeux de la duchesse douairière, le temps était une donnée annexe. Pettypeace, au contraire, respectait les horaires à la lettre. Avec elle, l'improvisation n'avait pas sa place. Il était presque certain qu'elle était là depuis plusieurs minutes et fut frappée par sa fébrilité. Il se souvint d'avoir ressenti la même chose dans sa jeunesse, avant d'entrer pour la première fois dans un club. En s'approchant, il réalisa qu'il ne s'était pas trompé : le vert rehaussait la couleur de ses yeux, mais pas uniquement.

Il sublimait l'éclat de son teint et le soyeux de sa chevelure. Peut-être cette impression provenait-elle simplement de sa coiffure, dont les boucles souples encadrant son visage la faisaient paraître plus jeune. Il eut envie d'effleurer lesdites boucles, de leur accorder plus d'attention que ce matin.

— Pettypeace, la salua-t-il d'un ton brusque, s'efforçant de ne pas laisser voir qu'il avait en cet instant du mal à se rappeler qu'elle était sa secrétaire.

Keating, son majordome, lui tendit son chapeau et sa canne.

— Bonsoir, Votre Grâce, dit la jeune femme.

— J'aime cette robe. Le vert vous va bien.

Elle s'empourpra. Ce n'était arrivé qu'une seule fois en sa présence. Le plaisir que lui procurait la réaction de Pettypeace le contraria un peu, d'autant qu'elle rendait sa secrétaire encore plus singulière. Cette touche de couleur semblait incongrue chez cette femme d'ordinaire austère. Plus étrange encore : elle semblait à court de mots, elle qui n'hésitait jamais à exprimer une opinion.

— Cette couleur n'est pas très commode, déclara-t-elle finalement.

— Elle vous va néanmoins fort bien, insista-t-il d'un ton neutre pour ne pas trahir son admiration. Nous y allons ?

Keating leur ouvrit la porte, et le duc suivit la jeune femme sur le perron.

— Vous êtes sûr de ne pas risquer des ennuis en me faisant entrer ?

Un autre genre d'ennuis, qui impliquait un lit avec elle dedans, lui vint à l'esprit.

Il chassa en hâte cette pensée. Pettypeace n'était pas de ces filles que l'on trousse. Il aurait été stupide de faire quoi que ce soit qui puisse l'inciter à

quitter son service. Il ne retrouverait pas de sitôt une telle perle.

— J'aimerais voir que quiconque essaie de m'en empêcher.

Elle pouffa si discrètement qu'il eut soudain envie de la faire rire aux éclats. Se laissait-elle parfois aller à l'insouciance ?

Ils prirent place face à face dans la voiture qui s'ébranla.

— Votre valet vous a un peu coupé les cheveux, nota-t-elle.

— Sur votre recommandation, ai-je cru comprendre. Apparemment, vous avez fait remarquer que je commençais à sembler un peu négligé ?

— Juste un peu.

— Que ferais-je sans vous, Pettypeace ?

— J'espère que vous n'aurez jamais à le découvrir, Votre Grâce.

Lui aussi l'espérait, ce qui n'était pas raisonnable. Et si elle avait un prétendant ? Et si elle se mariait et que son mari ne lui permettait pas de travailler ? Avait-elle un amoureux ? Avait-elle déjà porté cette robe pour une autre sortie, avec un autre ? Il peinait à croire qu'elle n'ait pas retenu l'attention d'un homme.

— Je ne crois pas avoir déjà vu cette robe.

— C'est celle que je portais lors du bal de l'an dernier.

Vraiment ? Pettypeace avait le don de se fondre dans le décor et de s'affairer sans attirer les regards. Il était facile de ne pas la remarquer, surtout quand il était très occupé. Ce soir, pourtant, il semblait incapable de s'arracher à sa contemplation.

— Ah oui ! À ce propos, comment se présente la réception de cette année ?

Le bal aurait lieu en août, lors de la clôture de la saison.

— Très bien. Je pense que ce sera un succès encore plus retentissant. Votre mère viendra-t-elle à Londres pour y assister ?

— Oui, mais elle partira quelques jours plus tard pour le continent avec quelques amis.

— Elle aime beaucoup voyager.

— Cela la rend heureuse et elle mérite de l'être.

— Vous la gâtez.

— Je fais de mon mieux. Mon père ne l'aimait pas. À ses yeux, elle n'avait d'autre utilité que de lui donner un héritier et un cadet.

— En sera-t-il de même pour votre épouse ?

— Hélas, j'ai hérité du cœur de mon père. Autrement dit, j'en suis dépourvu. Je veillerai néanmoins à ce que la prochaine duchesse de Kingsland se sente appréciée.

— En lui offrant des cadeaux, des fleurs, des fanfreluches ?

— Des bijoux coûteux, des diamants et des perles, plutôt.

Pénélope regarda par la fenêtre et King eut l'impression d'avoir commis un impair. Il avait une relation étrangement franche avec sa secrétaire et n'avait jamais hésité à lui dire quoi que ce soit.

— Vous désapprouvez.

Elle reporta son attention sur lui.

— Je pense qu'elle aura beaucoup de chance de vous avoir, mais la chance n'est pas toujours une garantie de bonheur.

Son regard se voila soudain de tristesse.

— Êtes-vous heureuse, Pettypeace ?

— Je n'ai aucune raison de ne pas l'être.

— Vous ne répondez pas à ma question.

— Parfois, j'ai envie d'autre chose, bien sûr... Malheureusement, je ne suis pas en mesure d'obtenir ce que je convoite.

— Je vous crois capable d'obtenir tout ce que vous voulez si vous le souhaitez.

— Je vous remercie d'avoir ainsi foi en moi, Votre Grâce, murmura-t-elle avec un petit sourire timide.

— C'est justifié. Si je ne vous avais pas engagée, je serais moins bien loti à l'heure actuelle.

Il ne faisait certes pas allusion aux pièces d'or qui emplissaient ses coffres, mais à un aspect de sa vie qui était impossible à quantifier et dont elle faisait partie. Lorsqu'il rentrait de voyage, Pettypeace était toujours là. Grâce à elle, il avait l'assurance que ses affaires étaient entre de bonnes mains. Elle le soulageait d'un lourd fardeau et le laissait ainsi libre de se concentrer sur la mission qu'il s'était fixée : reconstruire ce que son père avait détruit. Il avait dépassé ses objectifs depuis longtemps, mais ne voulait pas s'en contenter.

Tous deux regardèrent par la fenêtre. Ils venaient de s'aventurer en terrain inconnu et ni l'un ni l'autre ne savaient où cela les mènerait, ni même s'ils devaient continuer sur cette voie.

3

Pénélope avait toujours apprécié la compagnie des Joueurs d'échecs. Assis à sa gauche, Kingsland était en bout de table. En face d'elle se tenait la Tour tandis que le Cavalier avait pris place à l'autre bout. Le Fou était à la droite de la jeune femme. S'ils étaient tous séduisants, elle appréciait surtout leur vivacité d'esprit, leur sens de la stratégie, leur aisance lors de leurs échanges, le mystère dont ils étaient nimbés. Outre King, le Roi, une version tronquée de Kingsland, elle ne connaissait pas l'origine de leurs surnoms respectifs, ni leur véritable identité d'ailleurs. En sa présence, ils utilisaient ces noms de pièces d'échecs, ce qu'elle ne trouvait en rien étrange. Ces noms leur allaient à merveille.

Ils venaient de déboucher une deuxième bouteille de bordeaux pour accompagner un succulent filet de bœuf en croûte. Le chef des cuisines du club était vraiment irréprochable.

— King, tu es au courant que ton ex-fiancée va épouser Griffith Stanwick, je suppose ? dit le Cavalier.

Pénélope perçut un léger malaise. Kingsland coupa sa viande tandis que les trois autres buvaient une gorgée de vin, les yeux rivés sur le duc.

— Que les choses soient claires, nous n'étions pas fiancés. Je la courtais, rien de plus. Je lui souhaite le meilleur.

— Ma foi, elle a déjà perdu au change sur ce point, railla la Tour. Elle t'a rejeté.

— Elle n'aurait pas été heureuse avec moi.

— Quelle femme le serait ? s'enquit le Cavalier.

— Celle qui ne me donnera pas son cœur, assurément.

Pénélope nota mentalement d'interroger les candidates à ce sujet. Si Kingsland n'avait pas de cœur à donner, comme il l'affirmait, était-il juste de demander à une femme de renoncer à un autre amour, même naissant ? Cela dit, une femme amoureuse n'écrirait pas au duc, même si un titre, le prestige, l'influence et la richesse constituaient parfois une motivation plus forte que l'amour. De plus, quelle jeune fille résisterait aux injonctions de ses parents ? Pénélope savait pertinemment que peu de femmes pouvaient se permettre d'être rebelles. La dernière fois qu'elle-même l'avait été, sa famille l'avait payé cher.

— Il paraît que le club de Stanwick remporte un vif succès, fit remarquer le Fou. Vous connaissez cet établissement, Pettypeace ?

Les amis du duc n'avaient pas tardé à l'appeler par son nom de famille, comme le faisait le duc, ce qui n'était pas pour lui déplaire, car elle avait ainsi l'impression d'être traitée en égale, au moins sur le plan professionnel.

— J'ai entendu des rumeurs à son sujet.

C'était un lieu de perdicion où les célibataires venaient trouver de la compagnie le temps d'une soirée. L'accès était interdit aux chaperons. Le club était fréquenté par les femmes peu soucieuses